

Sonnets de Cochonfucius (fin 2012 et janvier 2013)

Célébration

Tu vis dans les jardins, où je te vois errer.
Aucun désir violent ou sombre ne te hante.
Tu montes sur les murs de ton allure lente ;
Escargot, mon ami, je veux te célébrer.

Même quand je te vois en train de galérer,
Tu ne lances jamais de plainte déchirante.
Tu rayannes de joie sous une pluie battante
Et tu peuples de vie le sol enténébré.

Que viennent la disette et les temps de malheur,
Cette sérénité restera dans ton coeur.
Quand te sera, plus tard, l'existence ravie,

Quand tu seras noyé dans cette nuit sans fond,
Ta conscience dira, sans émettre aucun son :
Escargot, escargot, qu'as-tu fait de ta vie ?

Cendres de Jeanne

Lorraine aux vignes d'or où l'oiseau vole bas,
Où le fruit et la fleur séduisent les abeilles,
Où le vin met au coeur de l'homme des merveilles,
Lorraine vient de perdre un sinistre combat.

Le sombre tribunal d'opprobre la frappa
Pour avoir remporté victoires nonpareilles.
Tant de jours d'argutie et tant de nuits de veille ;
On en vient au verdict : elle ne vivra pas.

Église, qu'as-tu fait de ton humble servante ?
Pourquoi l'as-tu plongée en mortelle épouvante ?
Pourquoi, de ton enfer, veux-tu l'effaroucher ?

Le bourreau, cependant, est fort heureux de vivre,
Lui qui travaille mieux quand il est un peu ivre,
Et rêve en balayant les cendres du bûcher.

Chercheur d'or

Chercheur d'or, essayant de rester impassible
Devant le flot de boue que t'oppose le sort,
Tu laisses ton esprit reprendre son essor
Même si l'horizon n'affiche aucune cible.

Dans ce monde onirique aux couleurs indicibles,
Les chemins sont trompeurs, car ils n'ont pas de bords.
Mais, te laissant flotter sans l'ombre d'un effort,
Tu as su parvenir aussi loin que possible.

Un trésor près d'ici, ce n'est guère plausible.
Nos travaux, cependant, sont loin d'être risibles :
Ils nous ont fait aimer la lumière du Nord.

Ils nous font distinguer plusieurs sortes de cribles,
Brandir des lumignons dans cette nuit terrible,
Et, peu avant le jour, arriver à bon port.

Icare

Certains jours, l'univers nous séduit en esprit,
Se montre cohérent, se laisse un peu connaître,
Offre quelques aspects dont nous nous rendons maîtres...
D'autre jour, obstiné, il demeure incompris.

Je ne suis pas de ceux qui veulent à tout prix
Comprendre ce qu'on voit aux multiples fenêtres.
Je ne suis pas de ceux qui veulent sonder l'Être.
Je veux juste classer le peu que j'ai appris.

J'aimerais surmonter l'inquiétant désarroi
Qu'induit l'opacité de certaines parois,
Même si nous savons qu'elle n'est qu'apparente;

Savoir si le cosmos, sur ses bords, est ouvert
Aux abords cristallins de nouveaux univers:
Déchiffrer ce grimoire aux pages transparentes.

Mallarmé au bureau

Quand ma plume au matin est par trop endormie,
Je relis [Mallarmé](#) dont le ton langoureux
Peut vite dissiper la tristesse ennemie.
Lorsque j'avais quinze ans, j'en étais amoureux.

Et si, dans mes travaux, s'opère une accalmie,
J'ouvre ce petit livre, et, sans être peureux,
Je participe au grand défilé de momies
Qui furent autrefois des citoyens heureux.

Au bureau, sans un bruit, respirant un air tiède,
Je parcours jusqu'au bout ce texte qui m'obsède,
Où figurent des mots que je ne connais pas.

Je sens une lourdeur accabler mes paupières :
Barde qui tant de fois ce tendre coeur frappas,
En as-tu transformé la fine écorce en pierre ?

Bal des monstres

*La nuit, dans la nature, en face d'une grille,
[Un malheureux](#) s'agite, il voudrait la franchir.
Mais les barreaux d'acier ne peuvent pas fléchir,
L'homme est au désespoir sous la lune qui brille.*

*Alors survient un fou, déguisé en gorille,
Qui dit: Viens par ici, nous allons t'affranchir,
Tu vas te travestir, danser, te rafraîchir,
Et passer du bon temps ainsi qu'un joyeux drille.*

*Or, bien longtemps après, revoyant ces images,
L'homme comprend que c'est par le pouvoir d'un mage
Qu'il a reçu, de nuit, un avertissement.*

*Ce monde peut sembler une salle des fêtes,
Où danse l'insensé qui se déguise en bête :
Mais combien dangereux, ce divertissement !*

Partage vespéral

Vivre dans un [jardin](#) de femme polyandre,
Est-ce ma vocation, au temps de mes vieux jours?
Je crois bien discerner quelques arguments «pour»,
Des oiseaux, quelques fleurs, l'arrosoir, l'herbe tendre.

Avec mes co-maris, parviendrai-je à m'entendre?
Pourrai-je avec l'un d'eux vivre le grand amour?
Quelqu'un nous verra-t-il, en nos plus fiers atours,
Le dimanche matin à l'église nous rendre?

L'idée n'est pas absurde, et la polyandrie
Divisant la faveur d'une douce chérie
A déjà fait la joie de plusieurs Esquimaux.

Je note donc cela au titre des possibles,
Cela consolerait mon petit coeur sensible
Si, avec trois messieurs, je partageais mes maux.

Sept Bouddhas

*Le Bouddha vert parmi les bêtes prend naissance ;
Le Bouddha rouge, auprès des malfaisants esprits.
Le Bouddha jaune en nous montre son coeur épris,
Le Bouddha bleu parmi les demis-dieux s'élance.*

*Le Bouddha blanc aux dieux apporte l'espérance,
Le Bouddha violet va chez les fantômes gris.
Ce que le Bouddha noir en dernier lieu m'apprit,
C'est que je dois marcher jusqu'à ma délivrance.*

*Il convient à chacun d'être vaillant et sage,
De pratiquer toujours un vertueux langage,
De garder loin de soi la discorde et l'ennui.*

*Les sept Bouddhas, parlant comme d'heureux poètes,
Ont apporté la paix à cent mille planètes
Et ne cessent d'oeuvrer, ni le jour, ni la nuit.*

Profondeurs

Je n'avais pas compté combien de petits verres
Derrière ma cravate avaient dégringolé.
Mon surmoi, ce soir-là, semblait s'être envolé,
Tout s'était arrêté, autour de moi, sur Terre.

J'étais en harmonie avec l'élémentaire
Réalité du monde, et j'avais immolé
Mon fier cartésianisme au rêve bariolé
Qui dansait devant moi, furtif et planétaire.

Ce n'était pas l'état qui se nomme l'éveil,
C'était encore moins un instant de sommeil,
C'était l'avènement de la pensée sans thème.

Mais il ne reste rien de cet étrange instant,
Pas un vestige en moi de ce soir envoûtant,
Pas [une attestation](#), si ce n'est ce poème.

Un seau de boisson forte

Le Maître me l'a dit : je suis un bon cheval.
Quand j'eus tiré son char dans la verte nature,
Ayant compris combien [cette route](#) était dure,
Le Maître me fit boire à l'Auberge du Val.

Le seau était rempli, ce qui n'est pas banal,
D'un vieil alcool de grain d'excellente facture ;
L'ivresse me confère une fringante allure.
Le Maître boit de l'eau. (Il conduit, c'est normal).

À reprendre la route il a fallu songer,
De l'aimable aubergiste on a donc pris congé.
Je me mets à danser sur les routes du monde.

Je rêve que mon maître, austère logicien,
Est devenu soudain cavalier-musicien.
Je sens, sous mes sabots, que la planète est ronde.

Australopithèques

Jamais de charpentier parmi les australo-
Pithèques, semble-t-il ; par voie de conséquence,
Nul fils de charpentier n'a pu, de sa présence,
Consoler [ces enfants](#) par l'esprit et par l'eau.

Leur sang qui, certains jours, pouvait couler à flots,
Ne fut jamais offrande à douce providence,
Mais du sang, simplement. Cette rouge évidence
Ne fut pour aucun d'eux l'occasion d'un sanglot.

Sans aucun charpentier, scribe ni président,
Ils conduisaient leur vie, avec ses incidents
Pour lesquels n'existait nulle législation.

Privés de rédempteur, qu'ont-ils ainsi perdu ?
Ils vibraient comme nous d'un amour éperdu ;
Ils respectaient leurs morts et leur progéniture.

Fantôme élastique

Pour pantoufles, j'avais des bottines crevées.
Sur le démesuré, je dressais l'idéal;
De froids péchés s'enflait mon plumage féal,
Neutralité de teinte en les choses rêvées.

Passant près d'une haie, j'entre en un large trou.
J'avais bien combattu, j'avais fini ma course,
J'avais saisi plusieurs diamants de la Grande Ourse,
Nourri des faims de loup avec mon corps frou-frou,

Pris des voies négligées par l'inspecteur des routes,
Et brûlé mes deux yeux qui réclamaient des gouttes.
Tout est permis à ceux qui s'en vont, par vigueur,

Se perdre en un pays de flammes fantastiques.
Qu'est-ce donc que mon âme ? Un fantôme élastique,
L'hiver dans mon cerveau, le printemps dans mon coeur.

Sans rechercher le temps perdu

Le temps jamais ne parle, et n'a point de visage.
Il nous défait, sans même entreprendre un combat ;
Comme dans la tourmente un vieil arbre s'abat,
Laisant indifférent l'agreste paysage.

À chacun d'entre nous d'accepter ses ravages.
En quittant nos régions, nous ne le fuyons pas ;
Le sombre métronome, allant d'un grave pas,
Se fait entendre aussi sur les lointains rivages.

En arrière de nous est un temps déjà long,
Nous en avons perdu les plus anciens jalons,
Premières excursions et premiers pas de danse.

Acceptons ce déclin, c'est le jeu, c'est la loi.
Restent quelques sonnets, qui sont de peu de poids,
Pour servir de témoin à nos brèves présences.

Alliance

J'errais dans l'univers, comme font les cloportes
Quand, par la fantaisie d'un vagabond parcours,
Ils ont quitté la paix des jardins et des cours
Pour le sol d'un palais aux mille et une portes.

Mon âme s'inquiétait sous la lumière forte :
Nul plan, nul guide ici pour me porter secours.
Je visitais les lieux, songeur, le souffle court.
Meubles, tapis, rideaux, trésors de toute sorte...

Autant qu'admiratif, j'étais rongé de doute :
Au travers du décor, comment tracer ma route ?
Où trouver dans ces lieux un mentor, un allié ?

C'est là que je reçus un clin d'oeil, un message :
Vautré de tout son long, imperturbable et sage,
Un petit chat gardait le coin de l'escalier.

Jours de lecture

Tout le monde nageait. Tu lisais sur la plage.
Aucun nuage noir ne traversait les cieux.
Un mot de Du Bellay te fit lever les yeux
Et doucement sourire en me montrant la page.

Ce regard, ce sourire, au seuil de mon grand âge;
Ce n'est pas triste, en soi, de devenir trop vieux,
Ni de se souvenir d'autres temps, d'autres lieux,
Car les prés, en hiver, ne regrettent l'herbage.

Poètes du passé, ma plume est malhabile
Pour suivre les sentiers qui vous furent faciles,
Mon arc ne lance pas de vos fabuleux traits.

J'aime qu' un jeune coeur à vous lire s'amuse,
Et je veux emprunter son sourire à ta muse,
Du Bellay, même quand tu écris de Regrets.

Lune bleue

La licorne arc-en-ciel est partie [sur la lune](#),
C'est un coin où le ciel n'est jamais nuageux.
Elle arpente les mers de son pas ombrageux,
Descend dans un cratère, escalade une dune.

Parfois, elle s'arrête, et rêve de lagunes,
D'arbres et de moineaux, et de sommets neigeux,
Mais ne renonce point à l'exil courageux
Et commence à bâtir un abri de fortune.

Sur le ciel toujours noir se détache la Terre,
Et quel ravissement de capter sa lumière
Qui tranche avec éclat sur le fond sidéral !

La licorne, baignée de tendres souvenirs,
Sur le sol de la lune esquisse un pas de danse,
Illuminant soudain ce monde minéral.

Quatre règles cartésiennes

Premièrement, n'est vrai que ce que notre esprit
Comprend distinctement, absorbe et assimile.
Deuxièmement, si des questions sont difficiles,
Il faut les fractionner, les réduire à tout prix

En très petits fragments pouvant être compris.
Troisièmement, il est pertinent, et utile
D'ordonner les concepts, même les plus futiles,
Et dans cet ordre même, ils doivent être appris.

Et quatrièmement, il faut être exhaustif,
Ne pas laisser s'enfuir un élément furtif
Qui laisserait alors la pensée incomplète.

Quiconque s'appuiera sur ces quatre piliers
Pourra ingurgiter des textes par milliers,
Dont sa compréhension sera presque parfaite.

Cogitation légère

Descartes, moins instruit, eût-il été poète ?
Aurait-il célébré les jardins de Paris,
Arbres du Luxembourg, étangs de Montsouris,
Et le vin que l'on boit, le soir, à la Villette ?

Hélas, il avait trop de notions dans la tête,
Flot de cogitations qui jamais ne tarit.
Au lieu de jolis vers, on voit dans ses écrits
La longue construction d'une règle bien faite.

A-t-il voulu se faire une vie confortable ?
Je crois qu'il affrontait des choses redoutables
Qui l'auront menacé de bien des traquenards.

Est-il sorti vainqueur de ces rudes batailles ?
A-t-il de son cerveau visité les entrailles ?
Une ou deux fois peut-être, au cours d'un cauchemar.

Chevillard 2012

Je chante le héros, le vaillant narrateur
D'un destin inhumain, d'une épopée tragique
Qui naquit récemment sous le crayon magique
Du maître Chevillard, incomparable auteur.

Aux abords d'un troquet vient un perturbateur.
Avec beaucoup de hargne et beaucoup de logique,
Il déballe un discours quasi pédagogique
À une demoiselle au regard enchanteur.

La terrasse, sans lui, aurait été paisible ;
Mais il nous accablait de sa plainte risible,
Comme si nous pouvions partager son malheur.

L'homme, inlassablement, répétait sa demande :
Vous qui m'aviez promis une truite aux amandes,
Pourquoi m'avoir servi un gratin de chou-fleur ?

1930-2012

Sous le ciel obscurci, je songe à toi, mon père,
À ce lit d'hôpital où tu t'es endormi
Et à ces derniers jours que tu vécus parmi
Des formes qui, pour toi, n'étaient plus des repères.

À la fin de nos vies, la destruction s'opère
Et notre corps, parfois, devient notre ennemi ;
Face aux tourments auxquels un vieil homme est soumis,
Il se peut qu'en la mort son pauvre cœur espère.

Tu n'étais pas ainsi. Tu aimais vraiment vivre,
Marcher par les chemins, te plonger dans un livre,
Ou simplement rêver à d'étranges savoirs.

Nous n'avons pas de mots, nous n'avons que nos larmes,
Le chagrin qui nous prend, le deuil qui nous désarme
En ce triste matin, voilà tout notre avoir.

Nelligan voit un escargot

Escargot, compagnon qui jamais ne te plains,
Quelle sagesse un jour te fut donc dévoilée
Que tu vas méditant au long de mon allée,
Transportant ta maison sous le ciel opalin ?

Entendant du grillon le grelot cristallin,
Tu chantes, silencieux, ta chanson refoulée,
La foule des oiseaux, déjà, s'en est allée,
Tu as l'âme sereine et l'estomac bien plein.

Cette âme que tu sais n'être qu'une passante
Ne partira jamais se perdre dans les sentes,
Mais marche vers le but où ton corps la conduit.

Tu sens venir sur toi la fraîcheur de la brise,
La douceur qui s'installe au début de la nuit,
Et tu dis tout cela dans ta langue incomprise.

Morte saison

[Le jardin](#) ne craint pas de voir tomber de l'eau,
Cela ragaillardit nos braves escargots ;
Dans le froid matinal, un vieil oiseau murmure ;
Je l'entends, sans sortir de sous ma couverture.

Le temps change en douceur, et non pas en sursaut.
L'oiseau à l'escargot ne donne pas l'assaut.
De ce jardin, livré à rêveuse nature,
Les verts foisonnements, ce matin, me rassurent.

Je me verse un café, contemplant la terrasse,
Les rochers que l'hiver, parfois, couvre de glace,
Le coin de vitre où dort un papillon de nuit.

L'escargot ne prend pas le deuil des feuilles mortes,
Lorsque l'hiver s'en vient, il clôt sa ronde porte ;
Il ne proteste point, quand la chaleur s'enfuit.

Tigre et poète

Je reste sous l'effet de ce poème étrange.
Je suis comme envoûté par son rythme un peu lent
Et qui, dans sa lenteur, ne manque pas d'élan
Ni de saveur mystique aux odeurs de vendange.

La grandeur des félins, l'immensité du Gange
Les muscles pleins de vie et les souffles brûlants,
J'en demeure ébloui comme d'un soleil blanc
Reflété dans les eaux, la poussière et la fange.

Tigres dansant devant mon regard ébloui,
Douceur de la femelle et puissance du mâle,
Un homme, auprès de vous, qu'il serait triste et pâle,

Sauf, peut-être, un poète aux talents inouïs
Qui dans son chant barbare entrelace et emmêle
Les voix du grand félin et de l'agneau qui bêle.

Venir au monde

Tu veux savoir comment un sonnet vient au monde,
Mais je n'ose répondre à ta curiosité ;
L'autre peut décevoir, une fois visité,
Ainsi que la cuisine, en recettes féconde.

Or, si tu insistais pour que je te réponde,
Je dirais : « Ça commence, en toute humilité,
Par la capture en soi d'un grain de vérité,
D'un éclair au miroir ou d'un reflet dans l'onde.

Examiner alors comment sera la chute,
Dernier vers sur lequel plus d'un rédacteur bute,
Mais on est rassuré, une fois qu'on la tient.

Et les derniers détails ne sont que babillage
Pour donner à cette oeuvre un semblant d'habillage ;
Voilà, j'ai terminé, ce sonnet est le tien » .

Encore un hommage à Robert le Diable

Ma pensée suit son fil ainsi qu'une rivière ;
Parfois une cascade accélère ce jet
Et parfois un visage y trouve son reflet,
S'il vient près de son bord la jolie lavandière.

Cette rivière tourne à sa propre manière,
Emportant les cailloux qui la berge jonchaient
Lorsqu'une crue lui fait découvrir la forêt
Où souffle tout l'été une brise légère.

Je suis claire et limpide, habillée de mon eau,
Ma surface brillante est une fine peau
Que les quatre saisons fidèlement épousent.

Il va vers l'océan, mon cours déjà pesant,
Je le sens au lointain, obscurément présent,
Avec la vague immense en guise de pelouse.

Remerciement à Du Bellay

Du Bellay, dont le chant nous montre un art de vivre,
Combien, pour mes sonnets, redevable te suis !
Et te le dire à toi, certes, je ne le puis ;
Mais à tous ceux qui font louange de tes livres.

Que de plaisir j'éprouve à t'apprendre et te suivre !
Ce m'est breuvage issu d'un rafraîchissant puits.
Je consomme ton oeuvre, oubliant mes ennuis,
Du sombre quotidien tes couleurs me délivrent.

Devenu rimailleur en ma vieille saison,
Pour cultiver ce don, je reste en ma maison,
Car les explorations ne me font plus envie.

Ce temps qui est le tien, il m'est moins étranger
Que le siècle présent, que je ne puis changer.
Merci pour ta visite en l'hiver de ma vie !

Pour Albert Samain

Notre vie se fragmente avant qu'on ne la brise ;
Chaque fois qu'on renonce à passer aux aveux,
À prendre l'occasion fugitive aux cheveux,
C'est un peu de notre âme envolée dans la brise.

Quand, sur de beaux portraits, nos regards s'électrisent,
La flamme parcourant le système nerveux
Brille de plus d'éclat qu'un milliard d'autres feux ;
Mais souvent, c'est en vain qu'un pauvre coeur se grise.

Ce coeur ne monte pas, tel un nuage, aux cieus
Vers lesquels on nous voit, la nuit, lever les yeux.
Il s'endort dans le froid, s'éveille dans la brume,

Avance au long du jour, porté par des soupirs,
Et garde au creux de lui, profond, le souvenir
D'avoir été, jadis, léger comme une plume.

Merlin et Morgane

De Morgane et Merlin la rupture écoutez.
Ils sont assis, bien seuls, au coeur de Brocéliande.
Quelques oiseaux des bois, peut-être, les entendent,
Et l'un d'eux vint me voir pour me le raconter.

Comment ont-ils vécu ce moment redouté ?
Il s'en fallut de peu que leur coeur ne se fende,
Fragile d'autant plus que leur sagesse est grande,
Souffrant à proportion de leur grande bonté.

Le mage, de longtemps, ne pourra revenir.
Ils disent, l'un et l'autre, un mot pour en finir ;

« Au fils du charpentier j'offre ce coeur diaphane :
Puisse le Créateur prendre soin de Merlin ».

« Je confie au Seigneur ton fantôme orphelin :
Puisse le Créateur prendre soin de Morgane ».

Avec J. B. Chassignet

Pour roi et pour manant telle heure doit sonner
Où doit périr en eux cette vie périssable.
C'est cela que l'on doit tenir pour véritable,
Et non l'éternité de nos murs maçonnés.

D'ailleurs, même ces murs, lentement façonnés,
Lentement se défont et redeviennent sable ;
Vivant ni minéral n'ont de statut durable,
Le temps est un faucheur et peut tout moissonner.

Donc, lorsque vient la fin de notre vie sur terre,
Il convient de sourire, ou du moins, de se taire :
Ce coeur sait que s'il bat, ce n'est pas pour toujours.

Entendons aujourd'hui le chant de l'alouette,
La rumeur des forêts, le babil des poètes,
C'est aujourd'hui qui passe, il faut cueillir ce jour.

Abraham et Margoton

Ce qui nous vient de Dieu, parfois il le réclame ;
[Abraham](#), sur le point d'égorger son garçon,
Ne songeait nullement à pouvoir dire non
À l'auteur de son corps, et surtout, de son âme.

Le Créateur, ce jour, pour éviter un drame,
A remplacé l'enfant par la chair d'un mouton ;
Mais plus tard, il n'a point épargné son fiston
Ni le torrent de pleurs aux yeux de Notre Dame.

Même un minet choyé par une humble bergère
A subi de sa part un châtement sévère
Pour avoir offensé le public féminin ;

Aussi, gardez-vous bien de tous les sacrilèges
Et conservez vos coeurs aussi purs que la neige,
Vous qui avez remis votre âme entre ses mains.

Armand Silvestre

Ceux sur qui, du trépas, passe la froide haleine,
Et qui sont amenés à quitter leurs pareils,
Ont-ils le souvenir de ce brillant soleil
Et des petits oiseaux picorant sur la plaine ?

Ont-ils le souvenir d'avoir, vêtus de laine,
Traversé la montagne aux feuillages vermeils,
D'avoir pris du café brûlant, à leur réveil,
Et d'avoir bavardé sous une lune pleine ?

Ils n'ont nul souvenir, n'entendent point nos pleurs,
Et n'éprouvent le chaud, le froid, ni la douleur.
Nous restons après eux, nous, pauvres créatures

Ayant accumulé l'inutile savoir,
Ne sachant point gérer ce pitoyable avoir,
Et contents, cependant, de la douce Nature.

Heredia voit un barde

J'ai rêvé que j'étais un monstre fier et lourd,
Un étrange animal, peut-être un minotaure,
Ou, dans une forêt, un perplexe centaure
Qui ne sait pour laquelle il se gonfle d'amour,

Ariane ou sa jument. Je suivais un parcours
Semblable au Labyrinthe, et même pire encore,
J'avais soif, à vider les plus vastes amphores,
Mais je n'en avais point. J'avais le souffle court

Et je cherchais en vain à rejoindre ma harde
Qui s'enfuyait au loin, apeurée par [un barde](#)
Dont les accents, toujours, dispersaient le bétail.

Soudain, à la sortie du piège inextricable,
Se dresse devant moi le barde-épouvantail :
Tous deux, nous éclatons d'un rire inexplicable.

Si les bouteilles buvaient

J'ai rêvé que j'errais au fond d'un souterrain,
Et que, l'obscurité n'étant pas la nuit noire,
On pouvait observer, toutes en train de boire,
Des bouteilles auprès des grands tonneaux de vin.

Des bouteilles buvant, quel sujet de chagrin !
Le vin est dangereux, et la chose est notoire.
Il donne à qui l'absorbe une force illusoire
Et fait s'aventurer sur de glissants terrains.

Bouteilles, cessez donc de vous intoxiquer !
La bouteille répond : Non, je vais t'expliquer,
Je ne bois nullement, car, comme tu t'en doutes,

Je n'ai pas de vrai corps, je suis un contenant
Portant un contenu toujours impermanent ;
Laisse-moi te verser un godet pour la route.

Théophile Gautier voit des statues

Les parcs et les châteaux peuvent ressusciter.
Sitôt que le passant les trouve sympathiques,
On en reconstitue les gazons, les portiques
Et les chemins bordés de beaux portraits sculptés.

Des visiteurs issus d'innombrables cités,
Les gens de l'Outre-Manche et de l'Outre-Atlantique,
Et ceux des bords du Rhin et de l'Adriatique
Viennent en rangs serrés pour voir et visiter.

Une foule joyeuse, à l'ombre de tes arbres
Écoute la chanson des fontaines de marbre ;
Plus d'une belle femme y conduit son amant.

Même si ce pays a d'autres monuments,
Ta gloire et ton renom toujours se perpétuent,
Et nous aimons flâner sous l'oeil de tes statues.

Un curé voit une vache

Tout au long d'un chemin, on voit avancer Jeanne,
Une douce génisse allant à ses côtés.
Le soleil verse au monde une étrange beauté ;
Sur le sentier survient un vieux prêtre en soutane.

Ils échangent des mots dans le matin diaphane,
Jeanne au brave curé se met à raconter
Que la vache aujourd'hui doit se faire monter ;
Et le curé, pensif, regarde ses tatanes.

Un reproche lui vient, mais il n'ose le dire,
Car il voudrait le faire en gardant le sourire
Et sans se comporter comme un triste blaireau.

«Jeanne, j'ai, pour finir, un rappel à te faire,
Cette tâche devrait revenir à ton père.»

«La vache, cependant, préfère le taureau».

Nerval voit un dieu mort

La dentelle des mots sur la Toile est brodée
Et d'étranges concepts y construisent leur nid.
Un auteur, pour chercher ce qui les réunit,
S'efforce d'accrocher à chacun une idée,

Sans pouvoir avancer, même d'une coudée ;
Ce vieil auteur oublie ces mots mal définis
Pour exercer ailleurs son esprit démuni.
Vainement de sonnets la Toile est inondée :

Lorsque l'esprit divin s'avancait sur les eaux,
La poésie planait sur le moindre ruisseau
Et faisait scintiller les flots de l'Atlantique ;

Maintenant nul ne voit le visage vermeil
Du Dieu qui alluma la lune et le soleil ;
Nul ne parle avec lui, le soir, sous les portiques.

Saint Nicolas et le Diable

Saint Nicolas, ce jour, s'est montré matinal,
À tous ceux qu'il a vus, a fait joyeuse mine,
A loué leurs travaux, a goûté leur cuisine,
Qui mieux qu'un saint pourrait se montrer amical ?

Le diable en a parfois assez de l'animal.
Mais Nicolas n'est point de ceux qu'on élimine,
Ni de ces petits saints qu'un grand souffle extermine,
Donc le diable en patience a dû prendre son mal.

Tard le soir, ils seront tous les deux au café,
Diable et saint de décembre, ensemble réchauffés,
Partageant le plaisir sacro-saint de la piste.

Vieux qu'ils sont devenus, ne savent plus pourquoi
Un machin les sépare, aux couleurs de la loi,
Pas plus qu'ils n'ont noté depuis quand il existe.

Hoc est somnium

J'ai rêvé que le monde était plein d'allégresse,
Ce dont ses habitants se montraient enchantés.
Rivalisant entre eux pour trouver la sagesse,
Ils soignaient les jardins qu'ils avaient enfantés.

Débordants de savoir (qu'aucun d'eux ne professe),
Leurs coeurs vers la lumière et l'amour orientés
Baignaient dans la douceur d'une éternelle ivresse
Que jamais le réel ne venait réfuter.

J'étais sous le pouvoir de ce rêve apaisant,
Mon esprit devenait limpide et complaisant,
Lorsqu'un fracas mit fin à cette nuit sereine :

Des camions du marché les rugissants moteurs
Ont accompagné l'aube au village enchanteur ;
Le jour va commencer, retournons à la peine.

Olivier de Magny voit une muse

D'inspiration, [cette fureur divine](#),
Jamais ne peut un voyant s'abriter :
Au fond de lui, se prend à miroiter
Un univers que son coeur imagine.

De ces éclats que son esprit devine,
Il fait des mots qu'il veut expliciter ;
À les ouïr chacun est invité,
C'est à cela que l'auteur les destine.

Il les répand par les champs et la ville,
En palais noble et en demeure vile
Où l'on s'égoutte de l'entendre chanter.

Puis il retourne en sa sombre cambuse,
Car il attend la venue de la muse
Pour nouveaux chants en ce monde enfanter.

Charles Cros voit un tombeau

Avec quoi, beau rimeur, sinon avec ton âme,
[Orneras-tu](#) les murs de tes sombres milieux ?
Pour enchanter les mots, ce que l'on fait de mieux,
C'est le coeur palpitant d'un homme ou d'une femme.

Ainsi, tous les matins, tu entretiens la flamme ;
Tu vois l'alexandrin surgir devant tes yeux,
Cependant que ton front demeure insoucieux,
N'étant accoutumé à s'adresser un blâme.

Même si l'univers est parfois désolant,
Tu sais le célébrer, de ton verbe volant,
Ta langue n'étant point, dans ton bec, moribonde.

J'ai souri à tes vers lorsque je les ai lus,
Et rempli d'ambition, un beau jour, j'ai voulu
Devenir à mon tour un barde en ce bas monde.

Verhaeren voit une taverne

Vieux comptoir de Cluny, comptoir juste assez long
Où la bière-pression déverse [sa pléthore](#),
Où le Côtes-du-Rhône est servi par ballons
Tandis que les buveurs ont des phrases sonores !

Sur un vieux tabouret j'use mon pantalon ;
Parfois la beuverie dure jusqu'à l'aurore,
Tant nous nous complaisons dans ce dernier salon
Où l'esprit parisien fleurit et rêve encore.

Les photos des clients se montrent sur les murs.
Chacun se reconnaît, déclarant "C'est ma pomme",
Même si le vivant est d'un âge plus mûr

Que, sur le vieux portrait, cet aimable jeune homme.
Puis, nous rentrons chez nous en longeant les ruisseaux,
Dans le petit matin qu'annoncent les oiseaux.

Baudelaire voit un ermite

Des pages d'un livre il s'abrite
Dans son bureau si bien rangé.
Le reste lui est étranger :
Il lit, il écrit, il médite.

Ceux qui un beau jour détiendront
Tous ses écrits mélancoliques
Y trouveront un sens oblique
Qu'à grand-peine ils établiront.

Il n'est pas de ceux qui enseignent,
Encore moins de ceux qui craignent.
Il vit presque sans mouvement,

Ce penseur, nuage qui passe,
Récompense ni châtimeant
En son coeur ne trouvent de place.

À un compagnon de plume

Reçois ces quelques mots que j'écris aujourd'hui,
Un soir brumeux ou clair de cette année nouvelle.
Combien de mois déjà devant nos yeux ont fui,
Combien de nuits, de jours, de neiges à la pelle...

Merci pour tes chansons qui souvent m'interpellent
Comme la vérité au sortir de son puits,
Merci pour le clin d'oeil qui sur ces pages luit,
Pour les illustrations pertinentes et belles.

Et quoi de plus sacré que le geste d'écrire,
Que ce soit sur la mort, que ce soit sur le rire
Ou sur un mot auquel nous venons de penser.

Ainsi, nous poursuivrons un amical dialogue;
Chacun de ces sonnets n'en est que le prologue,
Le plaisir le plus grand, c'est bien de commencer.

Piaf-Tonnerre et la galette

Piaf-Tonnerre a mangé la galette. Il est roi.
Il fait donc apprêter pour le sacre un carrosse,
Mander que de Turpin l'on restaure la crosse,
Et que l'on sonne fort les cloches du beffroi.

L'archevêque, monté sur un noir palefroi,
Garde son fier maintien, malgré un temps atroce
Bousculant son surplis de rafales féroces;
Vers la ville de Reims il marche, dans le froid.

Le roi est accueilli par tous les pairs de France
Qui sont sur les genoux, en signe d'allégeance ;
L'archevêque Turpin demande posément :

« Sire, pour commencer, montrez-nous votre reine,
Point n'acclame le peuple un roi sans souveraine. »
Piaf-Tonnerre est songeur. Faut-il cela, vraiment ?

Mandelstam voit une ville

Je reviens en un lieu familier jusqu'aux larmes
Qui vit dans mes vaisseaux et dans mon coeur d'enfant.
Et la ville me dit : Mange donc, revenant,
Mes lumières du soir, si tu es sous leur charme.

Reconnais à présent ce jour sans grande alarme
Mêlant du jaune d'oeuf à du goudron fumant ;
Ma ville, je ne suis pas encore un mourant,
Je veux savoir où sont mes copains de vacarme.

Ma ville, je connais même ceux qui sont morts,
Je peux les évoquer sans honte et sans remords.
Dans les noirs escaliers sonne au creux de mes veines

La sonnette d'un gars qui ne m'ouvrira plus,
De ceux que, dans la nuit, j'ai longtemps attendus,
Rien ne me parlant d'eux, que le bruit de leurs chaînes.

Mallarmé voit un tombeau

Aux abords de la tombe, en rimeur je me change ;
Grâce à quelques sonnets, mon coeur se montre nu
Devant mes compagnons, devant des inconnus,
Devant tout un chacun, quelle démarche étrange !

Le but n'est certes point de devenir un ange,
Ni d'affranchir d'un sens les gens de la tribu,
Ni d'avertir du sort de ceux qui ont trop bu
(Ou qui ont un problème en termes de mélange) ;

Pas question, d'autre part, d'exhiber des griefs
Ni de mettre en ces vers une idée en relief ;
Gratuitement la Toile avec tous ces mots s'orne

Sans lesquels nous irions vers le côté obscur,
Et leur voix en ces lieux à résonner se borne
Un peu dans l'autrefois, un peu dans le futur.

Vin sur vin

Le fils du charpentier fit un geste magique
Aux noces de Cana, lorsqu'on manqua de vin.
Chacun but une coupe, et la joie en advint ;
Nul ne trouva le fait contraire à la logique.

Loin des graves propos, loin des discours tragiques,
La fête lui montrait qu'il n'avait pas en vain
Usé, pour ce beau jour, de ses pouvoirs divins
Et de son bienfaisant savoir oenologique.

Le vin qui étourdit les jolies demoiselles
Et qui donne aux vieillards une énergie nouvelle
Fait ressembler la noce au sacre d'un grand roi.

Le vin, trois ans plus tard, devient le sang de l'homme
Que devait condamner la justice de Rome ;
Du sang pour baptiser les planches de la croix.

Baudelaire voit une sépulture

-- Baudelaire, es-tu un filou ?
(Ou peut-être, un vieillard lubrique).

-- Non, je suis rimeur famélique.

-- Aimes-tu donc le cri des loups
Glaçant les âmes condamnées
Pour les innombrables années ?

-- J'ai du chagrin pour les petits
Cadavres cousus dans la toile,
Et mon coeur est appesanti
De nostalgie, sous les étoiles.

-- Après de nous, tu es vanté
Pour tes sonnets pleins de décombres.

-- Tu me dis ça par charité,
Ma douleur n'en est pas moins sombre.

Verlaine voit un parc

Moi, dont l'esprit jamais ne fut trop pénétrant,
Je préfère les jours qui passent sans problème,
Qui ne sont, chaque fois, ni tout à fait le même
Ni tout à fait un autre, et rien ne m'y surprend.

Saveur de ce dimanche en mon coeur transparent :
Au ciel un doux soleil, de mon bonheur l'emblème,
Sur l'horizon parfois quelques nuages blêmes,
Et la brise au jardin dansant et murmurant.

Qu'apportera demain, pour l'instant, je l'ignore.
Je marche dans les rues du village sonore
Reconnaissant (ou non) les passants qui sont là.

La neige semble avoir modelé des statues,
Et, dans le parc, si blanche, et calme, et grave, elle a
Fait que beaucoup de voix aujourd'hui se sont tues.



Un miroir abstrait

Le rêve est toujours accueillant,
Il porte des couleurs subtiles.
On y croise de noirs reptiles
Ou parfois, un cheval vaillant ;

L'esprit croît en se dépouillant
De toutes ses colères viles,
Le corps aime flâner en ville
Sous le feu des astres brillants.

L'éveil survient, au bout du compte ;
C'est la fin d'un merveilleux conte
Qui s'endort au fond d'un tiroir.

Le rêve joue à cache-cache
Et ses fragments forment des taches
Sur nos coeurs, ou sur nos miroirs.

Miroir ou tunnel

La substance du rêve est celle d'origine,
Mais de l'autre côté d'un étrange miroir
C'est une autre substance, et je ne peux la voir,
Pourtant, à mon réveil, parfois je l'imagine.

Est-ce un miroir, ou bien, un tunnel, un couloir ?
Serait-ce l'intérieur d'une sombre machine ?
C'est noir comme serait un flot d'encre de Chine,
Pas moyen de trouver quel nom ça peut avoir.

C'est peut-être de l'eau, mais peut-on s'y plonger ?
Est-ce froid, est-ce chaud, quels en sont les dangers ?
Est-ce un milieu poreux, est-ce une chose abstraite ?

Y parvenir serait un aboutissement...
Non par la progression, mais par un glissement ?
Y passer désormais sa paisible retraite ?